

MELANGES RELIGIEUX

Scientifiques, Politiques et Littéraires.

Vol. 7.

MONTREAL, MARDI, 2 JANVIER 1844.

No. 15.

ADRESSE AUX PATRONS DES MELANGES RELIGIEUX.

RECHERCHE DU BONHEUR.

La vie est un pèlerinage
Où nous marchons de regrets en regrets.
Toujours d'un vain bonheur la séduisante image
Nous présente de loin ses perfides attraits ;
Nous brûlons de l'atteindre et nous courons après ;
Mais nous ne poursuivons qu'un fantôme volage.
A nos yeux étonnés, chaque âge
Du l'âge précédent révèle les bienfaits :
Il n'est plus tems, ils ont fui pour jamais.
Ces bienfaits, l'homme les regrette
Dès qu'il ne peut plus en jouir.
Son ame, toujours inquiète,
Néglige le présent, aspire à l'avenir.
Aux jours brillans de son adolescence,
Même dans ces momens de joie et d'abandon,
Où de tous les plaisirs la vive jouissance,
Avec son cœur enivrant sa raison,
Semble l'envelopper d'un riant tourbillon,
Au milieu des festins, des chants et de la danse,
Il regrette ces jours de paix et d'innocence,
Si sereins et si purs, mais sitôt disparus,
Ses jeux, ses compagnons, et leur bruyant délire,
(Doux momens envolés sur l'aile du Zéphyre !)
Ses parens à peine connus,
Et l'amour d'une mère et son tendre sourire...
Hélas ! hélas ! l'homme toujours soupire
Au souvenir des jours qui ne sont plus.

La jeunesse a passé : l'âge mûr lui succède,
Saison du froid calcul et des graves travaux.
L'amour d'avoir à son tour le possède,
Tyran qui ne connaît ni trêve, ni repos ;
S'il s'empare d'un cœur, tout autre amour lui cède.
L'homme dès-lors commence à subir le malheur.
Il fuit le monde ; et dans sa solitude,
Où de la paix en vain il cherche la douceur,
Il a pour tout plaisir les ennuis de l'étude.
La douleur et l'inquiétude
A l'envi déchirent son cœur.
Adieu le doux sourire ! une sombre tristesse
A terni l'éclat de ses yeux.
Les chagrins dévorans, les soucis ténébreux
De ses traits obscurcis ont banni l'allégresse.
D'un monde qu'il connaît, aujourd'hui détrompé,
D'affaires, de procès nuit et jour occupé,
Accablé sous le faix des choses de la vie,
Il regarde en arrière, il gémit, il s'écrie
" O mes beaux jours ! qu'êtes-vous devenus !

Qui me rendra ces biens que je n'ai qu'entreus,
Cette vive gaieté que la jeunesse inspire,
Les grâces et les ris et leur folâtre empire ?
Hélas ! hélas ! l'homme toujours soupire
Au souvenir des jours qui ne sont plus.

Cependant sur son front l'âge imprime sa trace :
L'homme s'approche du tombeau.
Son feu s'éteint ; la vieillesse le glace.
Chaque jour de ses jours voit pâlir le flambeau.
A des rêves brillans succèdent
De funestes réalités.

Mille soins importuns à toute heure l'obsèdent :
Il se voit entouré de tristes vérités.
Le monde, son orgueil, sa superbe ignorance
Et sa vaine magnificence,

Fascinaient tour à tour son regard ébloui.
L'amour et l'amitié, le désir, l'espérance,
Tout l'a trompé, tout l'a trahi.

Déjà son œil se trouble et ses cheveux blanchissent,
Ses derniers jours ne sont qu'infirmité.

Sous le fardeau des ans ses pas se ralentissent :
Il touche à la maison de son éternité.

Enseveli dans sa noire tristesse,
Il se lamente ; il déplore sans cesse

Des jours évanouis la joie et les attraits,
Et l'enfance naïve, et la vive jeunesse,
En ce tems de santé, de force et d'allégresse,
Dont il méconnut les bienfaits.

A ses sombres pensées son cœur ne peut suffire :
Il se consume en souhaits superflus.
Hélas ! hélas ! l'homme toujours soupire
Au souvenir des jours qui ne sont plus.

Mais à sa chaîne enfin le prisonnier échappe :
Le voilà libre, et libre pour jamais.

Ses yeux se ferment ; la mort frappe
Et termine à la fois sa vie et ses regrets...

Seul, étonné, sans appui, sans refuge,
Il se trouble, il frémit devant son créateur...
Mais tout à coup, au pied du tribunal du juge,
Il voit couler le sang du Rédempteur.

En jaillissant sur lui, ce sang expiatoire
Efface ses erreurs, fait briller ses vertus.

Admis au séjour des élus,
Le Chrétien, jouissant enfin de sa victoire,
Sent redoubler son bonheur et sa gloire
Au souvenir des jours qui ne sont plus.